Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 11 (1981)

Heft: 3

Rubrik: Nouvelle inédite de Martine Châtel : Antoine et Lise

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Antoine et Lise

Nouvelle inédite de Martine Châtel

C'est jeudi. Sous la fenêtre de Lise, Antoine chantera «Riquina, riqui, riqui, riqui, riqui, qui» jusqu'à ce qu'elle lui crie le mot de passe. Elle enfourchera son vélo, la «bec». Elle descendra en cascadeur les quatre marches qui mènent à la liberté. Le jasmin du perron l'accompagnera. Elle arrive tout juste à pédaler assise maintenant. Mais la selle dure la meurtrit et elle se remet debout. Antoine lui dit: «Alors, Liseron, jeune vache?» et ils roulent sur le goudron neuf. Il est toujours un peu en avant. Il s'envole en chantant «Riquina». Comme il chante très fort, «riqui qui» devient «rèquè què» et les poitrines se gonflent de plaisir fou. Lise se déhanche, rattrape Antoine. Leur nez happe le goudron frais et l'odeur les fait accélérer. Leur gorge crie des «rèquè què» qui chavirent, s'éraillent et les saoulent.

Arrivés au petit pont, Antoine met son bras autour des épaules de Lise. Elle hausse l'épaule gauche pour se dégager et le bras du garçon retombe. Les deux «becs» ont été laissées contre le hêtre. Les enfants longent le ruisseau et choisissent un des jeux pour le jouer en marchant. Ils ont des shorts bleus et des jambes brunes. Antoine pose sa main sur la nuque de Lise. Elle ne tourne pas la tête mais elle voit, de côté, les lèvres foncées, les yeux de confiture de cerises noires, la frange trop longue sur les sourcils, le nez large. (Est-ce que ses narines sont larges parce qu'il se fourre toujours un doigt dedans?) L'odeur d'Antoine rejoint celle du ruisseau. Ils lancent des galets dans l'eau, espèrent des ricochets.

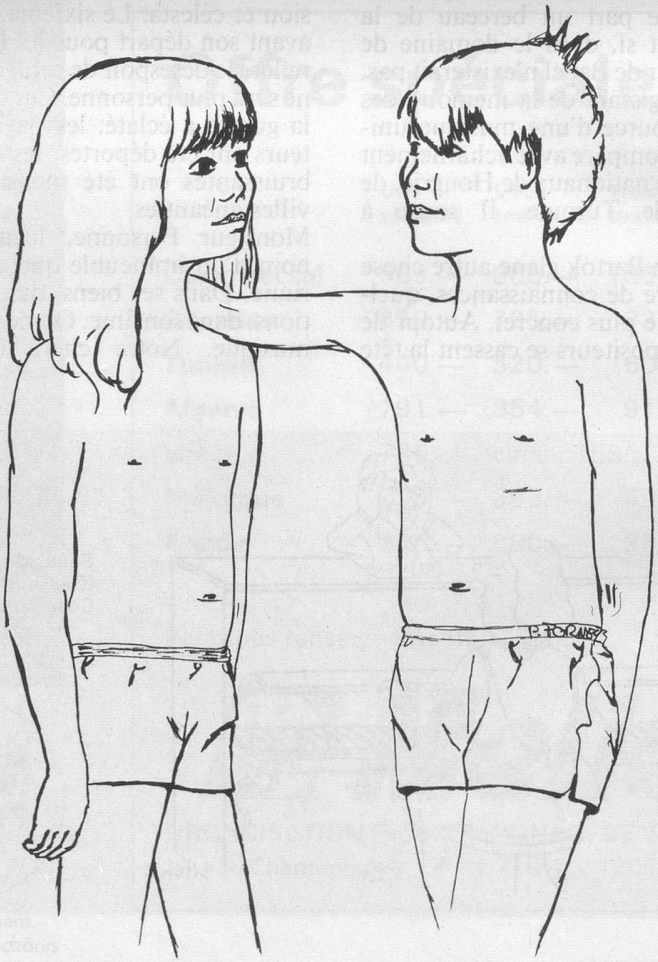
Ils reprennent leurs vélos, pédalent fort, lâchent les mains, jouent aux crucifiés, mettent les pieds sur le guidon. Ils ont les mêmes sandales, Lise et Antoine. Tout à l'heure, ils grimperont au cèdre appelé l'Amiral Courbet. Mais d'abord il faudra retourner chez les tantes pour voler six s.c. et quatre c.c.

Lise monte les marches du perron. Le jasmin l'accueille. Les volets sont fermés, tout chauds de soleil. La salle à manger a déjà son odeur d'été et des moucherons survolent les pêches du compotier. Au sommet du bahut ciré, la tête de l'ange luit sous sa mince couche de poussière. Lise tourne la fine clé noire qui ballotte dans la serrure, puis dérobe le sucre et le chocolat rituels. Le bahut aussi sent l'été, la toile cirée tiède, les serviettes de table roulées dans leurs liens d'argent, les miettes de pain. Si Lise arrive à se couper complètement la respiration, en répétant sans arrêt le mot de passe, les tantes ne la verront pas. Au mur, Jean-Jacques Rousseau quitte Genève. Elle redescend les quatre marches qui mènent à Antoine. Il faut aussi rapporter de la cap. C'est elle qui donne de la force. La première branche de l'Amiral Courbet est trop haute pour y grimper sans cap. En passant devant le massif de capucines, Lise en récolte quelques graines, Elles sont encore très jeunes, transparentes, veinées. Ce sont celles qui marchent le mieux, celles du début de l'été. Plus tard, elles deviennent moins acides et perdent de leur pouvoir.

Lise traverse la place, C'est déjà la place d'été avec des vieux sur les bancs. Contre la vespasienne qui suinte, un chien renifle, un ballon rebondit. Le chocolat s'amollit dans la poche gauche du short. Dans la poche droite, la main de Lise caresse Jeune-Prince, chaud et lisse. Arrivée aux *Glycines,* elle monte l'escalier aux estampes et salue rapidement le Molard, la Fusterie, les Eaux-Vives: ses yeux montent l'escalier plus vite qu'elle. Elle frappe en code à la porte de la chambre d'Antoine qui ouvre prudemment. Il lui montre, par la fenêtre, des gens qui prennent le thé sous l'Amiral. On ne pourra donc pas y aller. On jouera au Royaume, à la place.

Chacun suce une graine de capucine. Ça aide aussi à mieux jouer. L'acidité monte aux yeux et avec elle, la force. Déjà, les voix changent. Les bêtes sont arrangées par terre d'après le plan. Le Royaume des bêtes est leur carte du ciel. Le grand jeu commence. Toutes les voix se répondent: la jolie voix douce de Jeune-Prince, la voix autoritaire de Petit-Roi, la folle de Soldat-Fou et celle, chuchotée, de Taille-Crayon. Et les grognements d'Ours-Blanc et d'Indien-Cassé, les plaintes de Chien-Fichu et de Canard-Brûlé. Et surtout la belle voix basse et lente de Chef auquel répondent les roucoulements acidulés de Favorite.

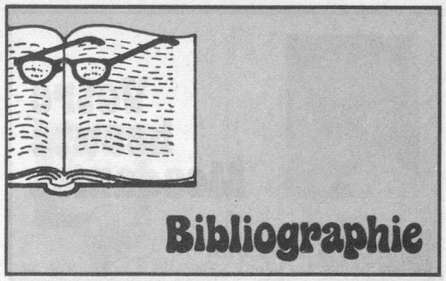
On est bien dans la chambre d'Antoine: ils l'appellent «la Poche». C'est parce qu'en hiver, lorsqu'ils descendent la route de Chêne pour aller à l'école, Lise met sa main droite dans la poche gauche de la culotte de velours



Dessin de Ph. Forney

d'Antoine. Il y fait bon, comme dans une chambre. Main dans la main, ils jouent à habiter dans cette poche. C'est l'époque où il faut manger les bourgeons secs des haies et écouter, aux poteaux télégraphiques, les messages de Tigre. En cas de danger, Tigre accourt les sauver. Antoine et Lise le chevauchent à une vitesse illimitée.
Pendant qu'ils jouent, Jean-Paul tambourine à la porte. Il vient pour embêter. Il appelle Antoine «jeune bécasson» et il fait claquer l'élastique du short de Lise en sifflotant un air rythmé. Même quand il est reparti, c'est difficile de recommencer à jouer. Antoine rentre toutes ses bêtes dans leur boîte et Lise remet dans sa poche le petit chat de porcelaine et le chien en forme de taille-crayon.
Ils ont dix ans et demi, Lise et Antoine. Ils sont assis sur le lit, torse nu, shorts bleus et jambes brunes. Les sandales ont laissé des raies identiques sur leurs pieds. Lise a les genoux ronds mais ceux d'Antoine sont minces, ovales, polis comme de l'ivoire et ses jambes sont tout en longueur, aussi lisses que Jeune-Prince. Assis sur le lit, ils ne savent plus à quoi jouer. Alors ils remuent le petit doigt. Ils ont découvert que quand on remue le petit doigt sans dire un mot, ça donne le fou-rire. Ils le font souvent en classe. Si les parents n'étaient pas installés sous le cèdre, ils pourraient y aller. C'est d'ailleurs bien ce qui était prévu. Et il leur reste encore deux graines de capucine et deux carrés de chocolat.
Les jambes brunes battent d'ennui. Antoine prend *Les Enfants du Capitaine Grant* et commence à le lire, un doigt dans le nez, tortillant sa frange de l'autre main. Lise dit: «Ecoute, eh, dis donc, écoute, Antoine!» mais lui il s'en fiche et continue à lire. Alors elle met sa main sur le genou ovale et Antoine se secoue. Il ne veut pas que Lise le touche. Elle regarde les lèvres larges du garçon, son nez épaté, ses yeux noirs. (Bernard a les yeux bleus, un nez fin et il sent l'étoffe repassée. Il n'y a qu'Antoine qui ait une odeur rien qu'à lui.) Lise lui enlève le livre des mains. Antoine le lui reprend mais le pose sur la table.
Ils sont allongés sur le lit comme sur de l'herbe, à plat dos, regardant le plafond comme un ciel. Antoine tient la main de Lise serrée fort. Ils sont au centre de cercles d'eau lumineuse qui s'élargissent autour d'eux et envahissent la chambre. Antoine lâche la main de Lise et Lise tombe comme un caillou. Le jour baisse. La chambre est dans la tour, la tour est dans le ciel. L'Amiral Courbet projette ses branches au mur et au plafond. Le réverbère diffuse des clartés de lune. Les parents ont quitté le jardin. Florence a mis un disque. En bas, Jean-Paul joue au ping-pong avec un copain. Les sandales des deux enfants sont blotties au bout du lit comme des bêtes apprivoisées.
Lise écoute les règles du nouveau jeu: il faut rester immobile, sans qu'aucun point de leurs corps ne se touche. (Antoine dit: «Attention, tes cheveux» et Lise ramène la longue mèche qui balayait le cou d'Antoine.) Il faut aussi compter jusqu'à cent. Mais pas à haute voix, chacun pour soi. Il faut essayer d'y arriver au même moment. Si on y arrive, le jeu est réussi. Ah oui, et puis il ne faut pas respirer plus de deux fois. Lise se raidit, a peur de frôler Antoine par mégarde. Elle fait très attention. Elle sait que les règles du jeu sont implacables. Antoine ne pardonne pas quand on joue mal. Lise oublie de compter puis compte très vite pour rattraper. Le corps et le visage d'Antoine lui défilent sous les paupières et dans les doigts. L'odeur brune d'Antoine rayonne. La balle de ping-pong bat la mesure. De la cuisine montent des bruits de vaisselle. Le disque de Florence s'est arrêté. Le sang bat dans les tempes de Lise et elle oublie constamment de compter. Le drap est bleu de lune, les sandales noires de nuit, incompréhensibles. L'Amiral Courbet agite ses branches sur tous les murs. Lise est un caillou qui s'enfonce et puis qui flotte à la surface. Ses mains restent collées à plat contre ses cuisses et ses bras lui paraissent très longs. Ses jambes aussi sont devenues très longues. Un nouveau disque repart. Les raquettes tapent la balle blanche. Constamment renvoyée, repoussée, elle bat comme un cœur. Lise oublie de compter mais ne veut pas tricher. Soudain, Antoine expire comme s'il éclatait et dit: «Cent!» Il ne lui demande pas où elle en était. Lise n'ose toujours pas bouger. Antoine se lève. Lise se lève aussi mais au ralenti parce que les règles du jeu la menacent encore. Sans parler, Antoine aide Lise à accrocher ses sandales et il lui gratte une tache de goudron frais sur la cheville. Elle dit: «Alors bon, à demain, jeune veau?» et il fait un geste vague qui veut dire bien sûr pourquoi demander. Il se fourre l'index dans sa large narine et ses yeux luisent sous la frange raide qui lui balaie les sourcils. D'une main, il pilote Lise par la nuque. Elle se laisse piloter. Il la pousse doucement hors de la chambre. Lise, en descendant l'escalier aux estampes, caresse du doigt, dans sa poche, Jeune-Prince et Taille-Crayon. Quand elle rentrera, les tantes diront qu'il est bien tard.

M. C



Face au Crime, par Carlo Moretti, avec la collaboration de Jean-Claude Choffet, 280 p., nombreuses illustrations, Editions Payot Lausanne. Fr. 29.50.

L'auteur, Carlo Moretti, a passé la plus grande partie de sa vie au service de la police de sûreté genevoise. Aujourd'hui, à l'heure de la retraite et fort de son expérience professionnelle, il écrit, à l'intention du grand public et des spécialistes, un ouvrage traitant des activités de la police dans la cité. Il y relate l'ampleur des tâches policières, qui ont tendance à se multiplier face au développement et à la complexité croissante des mécanismes de fonctionnement d'une société moderne.
M. P. F. Ceccaldi, directeur du Laboratoire de l'identité judiciaire, à Paris, qui a préfacé l'ouvrage, montre bien les intentions de l'auteur lorsqu'il écrit: «Voilà les attitudes et les comportements du policier face au crime et que se doit de connaître le grand public, mis à part les préjugés progressivement constitués par le journal ou par le roman... Une œuvre vraie!»

L. L.

Pierluigi Zaretti, **Les Ramoneurs.** Texte d'Anne-Lise Grobéty, 1 volume broché, 80 pages, réunissant 30 photographies. Editions Payot Lausanne. Fr. 23.—.

Grâce à la photographie et au texte, ce livre réussit à évoquer un des derniers petits métiers d'aujourd'hui: le ramoneur. Il est peut-être le dernier artisan devant lequel s'ouvrent les portes des usines. Dans l'imagerie populaire, la visite du ramoneur est une étape dans l'année et qui sait, peut-être, apporte-t-il le bonheur!
«Les Ramoneurs», un petit livre qui nous conte un peu de ce quotidien que l'agitation de la vie moderne nous empêche trop souvent de voir.

Claude Simon: **Zouzou dans sa Ville.** Etablissements Ed. Cherix et Filanosa S.A., Nyon. D'Aubonne à Saint-Cergue, Claude Simon raconte sa jeunesse dans un style agréable et il nous fait partager ses souvenirs. Un récit très prenant, vivant, où l'émotion est partout présente.